

QUE.

Justiniani, Alamanni, l'Arétin,

lié en 1902, dans la *Revue des*
phiques sur Nicole Bérault.
x renseignements qui lui ont
détaillée et suivie de cet huma-
u *Mi belge*, n° 8). Elle est
bliographique sur onze publi-
M. Delaruelle a retrouvées

efranc au Collège de France
publié par la *Revue des cours*
avait pour objet l'*Histoire de*
France à l'époque de la Renais-
de. La plupart des leçons sont
ntérieure à Rabelais. Elles ne
des. Sur la préparation de la
t le moyen âge, sur la réno-
de la Renaissance, sur l'in-
ar l'action intellectuelle des
ys-Bas, ces leçons apportent
ments d'un grand intérêt pour
u xvii^e siècle. — Ce cours est
e 1910-1911.

analyse l'ouvrage capital de
Jacques Amyot, traducteur des
is, H. Champion, 1909, in-8°,
de la Renaissance), dans la

n (Paris, H. Champion, 1910),
tre : *A propos d'un manuscrit*
dissertation dans laquelle il
ecube d'Euripide (Paris, Rob.
unément à Lazare de Baïf,
Sacy. J. PLATTARD.

ant : Jacques BOULENGER.

AUPELEY-GOUVERNEUR.

BERTRAND DE LA BORDERIE

ET LE

« DISCOURS DU VOYAGE DE CONSTANTINOPLE »

(1537-1538).

Parmi les documents qui nous renseignent sur les rela-
tions de la France avec la Turquie, il en est un qui a été
généralement négligé par les historiens et qui, cependant,
ne mérite pas tout à fait cet oubli. Charrière ne l'a pas
mentionné dans son recueil¹, et depuis personne, à notre
connaissance du moins, ne l'a utilisé. Il s'agit d'un poème
d'environ dix-huit cents vers (1,768 exactement), des déca-
syllabes, sans alternance de rimes, intitulé : *Discours du*
voyage de Constantinople envoyé dudit lieu à une damoy-
selle françoise et publié par Pierre de Tours en 1542².
L'auteur en était le seigneur de Borderie ou de la Borderie,
le même qui est surtout connu par l'*Amye de court*, qui
parut également en 1542³.

1. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, in-4°
(Collection de documents inédits).

2. Ce poème se trouve reproduit dans plusieurs recueils collectifs,
tels que les *Opuscules d'amour par Heroet, la Borderie et autres*
divins poètes, à Lyon, par Jean de Tourmes, M D XLVII, p. 269-
346; — *Le livre de plusieurs pieces, c'est-à-dire faict et recueilly*
de divers autheurs, comme Clement Marot et autres..., à Lyon, par
Nicolas Bacquenois, 1548, p. 2-33.

3. Voir la bibliographie dans F. Gohin, *Œuvres poétiques d'An-*
toine Héroet, Paris, 1909, in-12 (Société des textes français modernes).
Introduction, p. xxiv, note 1. Que la Borderie soit l'auteur du
Voyage et de l'*Amye de cour*, c'est également l'avis de M. Émile
Picot, qui a bien voulu nous le confirmer par lettre. A cette occa-

Nous savons peu de choses sur ce personnage. On l'a souvent identifié avec un écrivain poitevin, Jean Boiceau¹. Mais cette identification, que Goujet avait déjà contestée², doit être abandonnée aujourd'hui. Si l'on en croit Godefroy³, l'auteur du *Discours* et de l'*Amye de court* serait né en Normandie vers 1507. Quelques documents récemment analysés dans le *Catalogue des actes de François I^{er}* nous apprennent qu'il s'appelait Bertrand de la Borderie⁴. Ils nous fournissent en même temps des renseignements sur les circonstances qui lui permirent de composer le *Discours du voyage de Constantinople*.

Bertrand de la Borderie qui, dans son poème, se donne comme un parent de Jean de la Forest, le premier ambassadeur français qui ait résidé auprès du sultan, fut, en 1537, comme Charles de Marillac, envoyé en Orient. Au mois d'août 1537, il reçut 450 livres pour aller en poste à Venise, où il devait s'embarquer à la recherche de Jean de la Forest, auquel il était chargé de remettre des lettres du roi⁵. Au lieu de prendre la voie de Venise, il vint à Marseille et prit passage sur les galères qui portaient le prince de Melfi et le duc de Somma vers l'Adriatique. Là, sur les

sion, nous ne saurions trop le remercier de son inépuisable obligeance. Cf. *Catalogue de la bibliothèque James de Rothschild*, t. IV, n^o 2872-2875.

1. Voir notamment A. Tilley, *The literature of the french Renaissance*, t. I, p. 84, 86-87.

2. Goujet, *Bibliothèque française*, t. XI, p. 148-153, et surtout p. 156-165. Il rapproche le *Discours* de la relation de Jean de Vega (dont nous parlerons plus loin). « Quant à l'auteur, dit-il, il ne faut pas le confondre avec Jean Boiceau, sieur de la Borderie... » — Sur Jean Boiceau, voir la note de M. Henri Clouzot, *Un sculpteur de têtes en bois au XVI^e siècle* (extrait du *Bulletin du bibliophile*), Paris, Leclerc, 1909, in-8^o; E. Doumergue, *Jean Calvin et son temps*, t. I, p. 581-582. Né vers 1513, il fut avocat au présidial de Poitiers et adhéra au protestantisme, qu'il abjura peu avant de mourir (4 mai 1591).

3. F. Godefroy, *Littérature française au XVI^e siècle*, p. 450.

4. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VIII, n^o 30335 [août 1537]; 30849 [1538]; 31621 [juin 1538].

5. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VIII, n^o 30335.

côtes d'Albanie, se concentraient les forces turques, et c'est là que se trouvait l'ambassadeur de France. Lorsque la Borderie parvint à destination, précédé de quelques jours à peine par Charles de Marillac, dont la mission était analogue, Jean de la Forest venait de mourir (9 septembre). La Borderie se dirigea donc vers Constantinople, avec la flotte du baron de Saint-Blancard. A Chio, il aurait quitté ses compagnons pour gagner Smyrne et, à travers l'Asie Mineure, atteindre la capitale turque. Charles de Marillac y était déjà parvenu, à la suite de l'armée du sultan Soliman. Il ne quitta cette ville que le 15 juin 1538. Il est possible que Bertrand de la Borderie y soit demeuré aussi jusqu'à cette date. C'est ce qui semble résulter d'un acte où il est dit que sa mission dura dix mois entiers, c'est-à-dire jusqu'en juin 1538¹.

Dans son *Discours*, la Borderie a raconté seulement la première partie de son voyage, les péripéties de l'aller et l'entrée à Constantinople, d'où il feint que le poème ait été envoyé. A certains indices, il semble bien que la composition doive être quelque peu postérieure à son retour; peut-être même n'a-t-elle pas précédé de bien longtemps la publication. Cependant, les souvenirs que l'auteur avait gardés de sa navigation étaient suffisamment gravés dans son esprit pour qu'il ait pu les exprimer avec exactitude. Sans doute, le *Discours* foisonne de développements dont le pédantisme aggrave la platitude et qui, trop souvent, sont aussi oiseux que désespérément abondants.

1. A Bertrand de la Borderie, don de 1,000 écus soleil ou 2,250 l. t., en considération des services rendus au roi dans le Levant, où il avait été envoyé vers Jean de la Forest, alors ambassadeur audit pays, qu'il trouva décédé quand il arriva, et pour les frais extraordinaires qu'il dut faire pendant ce voyage qui dura dix mois entiers, durant lequel temps il suppléa ledit sieur de la Forest, et aussi pour l'aider à supporter sa dépense à la suite du roi, en attendant qu'il soit porté sur l'état de sa chambre auquel il a été retenu. *Catalogue des actes*, t. VIII, n^o 30849. — A Bertrand de la Borderie, 225 l. t. sur ce qui peut lui être dû de ses voyages et vacations au pays de Levant et pour l'aider à s'entretenir à la suite de la cour. *Ibid.*, n^o 31621 [juin 1538].

Mais on peut en extraire, en les reliant par une succincte analyse, des passages qui renferment des détails historiques ou géographiques intéressants. On aura ainsi une sorte d'itinéraire de France à Constantinople, contemporain exactement du *Journal de la croisière de Saint-Blancard*, rédigé par Jean de Véga¹ et antérieur de quelques années à l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*² qui date de 1544. Ces trois relations se complètent et se corrigent l'une l'autre. Jean de Vega était avant tout un marin, Jérôme Maurand plutôt un érudit et un archéologue; la Borderie, lui, est un versificateur dont l'esprit était encombré de souvenirs de l'antiquité classique et comme « obnubilé » par la poésie amoureuse à la mode, ce qui ne laisse pas d'enlever à ses impressions un peu de leur vivacité et de leur précision.

Dès le début, le poète exprime le chagrin que lui cause son départ :

Laissant la France à nulle autre seconde,
La plus fertile et fameuse du monde,
Laissant le Roy, mon seigneur et mon prince,
Pour son service en estrange province,
Perdant de veue et messieurs ses enfans
Et de sa court les honneurs triumphans,
Et me voyant privé de la lumiere
D'une qui est en beauté la premiere,
Le sang esmeu par amour naturelle
Commence en moy une forte querelle...

Après avoir décrit longuement, en une centaine de vers, ce combat intérieur entre ses regrets et sa raison, le devoir et l'amour, il entame « l'écrit »

Où vous verrez couchez sommairement

1. Ce document a été publié par Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 340-353, 371-383, d'après le manuscrit français 6091 de la Bibliothèque nationale.

2. *Itinéraire de Jérôme Maurand d'Antibes à Constantinople (1544)*, texte italien publié pour la première fois, avec une introduction et une traduction, par Léon Dorez. Paris, 1901, grand in-8°, LVII-378 p., 20 planches.

Tous mes travaux, depuis le partement
Des deux vaisseaux, où de Melphe le prince¹
Et duc de Somme², allans à leur province,
Avecques eux m'embarquerent, pour cause
Que de present vous escrire je n'ause.

Après avoir, au partir de Marseille,
Pris du biscuit et de l'eau mainte seille
Dedens noz deux galeres, bien munies
De gens de guerre et de vivres fournies,
Au moys d'octobre³, entrée de l'hyver,
Droict à Tolon nous vinsmes arriver.
Puis en mer haulte après nous engouframes
Et de Leon au gouffre⁴ nous entrasmes.
Vismes passer, sans prendre ou toucher terre,
Près la Sardeine et l'isle de Saint Pierre⁵;
Corsegue⁶ aussi à main gauche laissasmes,
Et puis d'Enfer⁷ le gouffre traversasmes
Jusques à tant que nous veismes l'antique
Terre et pais de la coste d'Afrique,
Au mesme endroit où fut le grand Carthage...

1. Jean Caracciolo, prince de Melfi. Vaincu et pris en 1528, lors de l'expédition de Lautrec vers Naples, il était resté fidèle à François I^{er}.

2. Alfonse de San-Severino, duc de Somma. Caracciolo et San-Severino, tous deux Napolitains, avaient eu leurs biens confisqués par Charles-Quint pour avoir passé au service du roi de France. Au moment où Soliman faisait des préparatifs formidables et menaçait l'Empereur dans l'Italie du Sud, les *fuorusciti* napolitains se rapprochaient du royaume de Naples pour prêter leur concours aux Turcs.

3. Les deux galères qui portaient Caracciolo, San-Severino et Bertrand de la Borderie quittèrent Marseille le 7 septembre. Ch. de la Roncière, *Histoire de la marine française*, t. III, p. 362. — On ne s'expliquerait guère que l'auteur eût commis cette inexactitude de date s'il avait composé son poème seulement cinq ou six mois plus tard.

4. Golfe de Lion. L'auteur emploie ce terme sans doute parce qu'il passe à l'ouest de la Corse et de la Sardaigne.

5. L'île de San-Pietro, au sud-ouest de la Sardaigne.

6. La Corse, que l'auteur aurait dû citer en premier lieu, pour suivre l'ordre de l'itinéraire.

7. Probablement le golfe Saint-Florent, au nord-ouest de la Corse. Cf. la relation de Jean de Véga, Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 341.

Ici un souvenir à Didon et à Scipion Émilien :

... Nous costoyans doncques la Barbarie,
Passames près de la Panthellerie¹,
Isle qui est des chrestiens habitée ;
Puis Lampedouse², isle deshabitée.
Du mesme vent qui en mer nous exalte
Sommes conduitz entre Sicile et Malthe,
Où sont manans Rhodiens chevaliers
De nostre foy colonnes et piliers...

La vue de la Sicile rappelle à Bertrand de la Borderie
les Vêpres siciliennes et Jean de Procida :

... Suyvant propos, les vens qui lors regnerent
Mestral, Ponant, tant à point nous menerent
Par les endroitz où fut nostre entreprise,
Qu'eusmes entrée au goufre de Venise³
Au grand danger des prochains ennemis
Qui leur armée à Messine avoient mis⁴...
... Le vent est frais en poupe qui nous meine,
La mer bonasse, attempée et seraine,
Tant que passez nous sommes sans ennuys
Six cens mille oultre en trois jours et trois nuitz,
Ayans nagé paravant dix mil mille
Sans entrer port, chasteau, terre ne ville.
Adonc paroît la bossue Albanie,
L'isle de Gente et la Chassalonia⁵,
Isles qui sont par renommée anciennes
Et de long temps bonnes veneciennes ;
Nous les laissons six mil près à main droite,

1. Pantellaria, entre la Sicile et la Tunisie.

2. Lampedusa, une des îles Pélagiques, à l'ouest de Malte. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 343.

3. Ce nom donné ordinairement à la mer Adriatique est ici étendu à la mer Ionienne.

4. Sur la mise en état de défense de Messine par les Impériaux, voir Gaetano Capasso, *Il governo di don Ferrante Gonzaga in Sicilia dal 1535 al 1543*, Palerme, 1906, p. 89 et suiv.

5. Les îles de Zante et de Céphalonie, situées en face du golfe de Patras.

Et au canal où la mer est étroite,
Prenons la volte au long d'Esclavonie¹
Droit à Courfou, ville forte et munie
De gens de guerre, armes et chasteau fort,
Où le Grand Turc en vain fait son effort
Huyt ou dix jours avant nostre arrivée².
Nous là venus d'une amytié privée,
Dedens l'esquif envoyons gens en terre
Tant pour sçavoir nouvelles de la guerre
Que pour prendre air et rafraichissement.
Mais il est vray que nouveau pensemment
Vient à ceux là qui ont fresches nouvelles ;
Il nous fut dit que les Turquesques voilles
Se retiroient droict à Constantinople
Et le Seigneur par terre à Endrenople³,
Qui nous donna un grand contentement
D'estre certains du prompt departement
Que Turcs faisoient hors la terre chrestienne,
Car nous estions (quelque chose qu'on tienne),
Là envoyez pour un effect semblable
A tous chrestiens utile et profitable⁴.

Mais les Vénitiens refusent tout secours, comme autre-
fois les « vilains de Lycie » firent à « Latona », qui les
changea en grenouilles :

Nous donc venus en l'ingrate contrée
Sans avoir eu en aucun port entrée,
Fors à Courfou où nous ne fusmes guiere,
Vinsmes prendre eau au port de la Figuiere⁵ ;
Puis à virer les proues commençâmes

1. L'auteur désigne par ce nom, qui est appliqué d'ordinaire au territoire situé entre la Drave et la Save, le littoral de l'Albanie.

2. Le siège de Corfou avait commencé le 27 août; il fut levé le 15 septembre. C'est en effet vers le 25 ou le 26 que Bertrand de la Borderie rejoignit la flotte du baron de Saint-Blancard. Véga, *loc. cit.*, p. 351-352.

3. Andrinople.

4. La mission des agents français consistait à détourner les Turcs des Vénitiens pour les lancer plutôt contre l'Empereur.

5. Dans l'île Eucadea ou Sainte-Maure. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 352.

En faisant force et tant nous avançames
 Que de Patras au goufre nous nous mismes
 Et la Turquesque armée découvrimmes,
 Surgie en mer en troupe espouventable
 Dont le regard n'est pas moins veritable
 Ne moins estrange à l'œil qui le contemple
 Qu'est incroyable au monde le bruit ample
 Des hommes, nefz et galeres sans nombre
 Mettant le goufre et les poissons à l'ombre,
 Si qu'au travers l'onde marine verte
 Ne pouvoit estre à mes yeux descouverte.
 Et me sembla dès le premier arrest
 Que je voyois une grande forest
 Qui paroissoit couppee de nouveau
 Où l'on avoit laissé maint baliveau,
 Tant y avoit d'arbres et de longs mastz,
 Qu'à les nombrer on n'eust sceu faire amas
 De la moytié, non pas du demy quart,
 Y eust Argus ses cent yeulx à l'escart.
 A l'arriver¹, les galeres françoises
 Nous saluans feirent grand bruit et noyses,
 Forsatz captifz, trompettes et haultbois,
 Coups de canons font entendre leur voix.
 Tous en après tout en un mesme instant
 Mirent le feu et en feirent autant
 Tant qu'à l'entour de l'armée qui bruit
 L'air est si plein et de flamme et de bruit
 Que l'on n'eust peu entendre Dieu tonner
 Ne se garder à peine d'estonner...

Laissant de côté les institutions des Turcs, leurs mœurs, etc. :

Suffise vous entendre pour ceste heure,
 Qu'après avoir faict avec eux demeure
 Huyt ou dix jours² et traicté les affaires

1. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 351-352 : « Avant que sortir du gouffre de Patras, rencontrâmes deux galleres de France portans les princes de Melfe et duc de Somme et, eu parlé ensemble avec le baron, allerent parler à Barberousse. »

2. Deux ou trois jours au plus. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 352.

Au bien public de nous tous necessaires,
 Prismes congé et resolution
 De retourner à nostre nation...

Les galères mettent donc à la voile et la navigation est d'abord favorisée par le beau temps :

La mer tranquille alors ne nous moleste;
 Parmi son bleu (couleur vive et celeste),
 Voyons poissons au plonge qui se jouent,
 Oyseaux divers par l'air serain qui rouent.
 Le ciel est clair, la terre faict silence,
 Tous elements cessent leur violence¹...

Le poète se félicite d'un prompt retour qui le rapproche de son amie. Mais Mauvaise Fortune veillait, qui avait déjà privé ses jeunes ans de ses parents et de ses amis, « faisant leur vie en guerre terminée ». Elle suscite la Mort :

Voyant des miens en ce monde rester
 Un seul amy, un mien prochain parent
 Qui de longtems par service apparent
 Avoit acquis honneur, bruit et estime
 Envers son prince et pais legitime,
 Et promettoit par merites anciens
 Une esperance heureuse à tous les siens,
 Elle le vous attire pas à pas
 En l'Albanie, où Mort ne dormoit pas,
 Laquelle estant de frapper très experte
 Feit de sa vie à France et à moy perte²...

1. Véga, *loc. cit.*, p. 352. « Eusmes par deux jours bon et beau vent en voile, puis deux jours bonace que alions à rame... »

2. Allusion probablement à la mort de Jean de la Forest, survenue à Avlona le 9 septembre précédent, c'est-à-dire le surlendemain du jour où la Borderie s'embarquait à Marseille. — Il est à noter que la devise du poète était : *Mort en vie*. On la trouve à la fin de l'*Amye de court*. Voir F. Gohin, *op. cit.*, p. xxxv, note 2. On rencontre la même devise à la fin d'un autre poème publié à l'occasion de la polémique suscitée par l'*Amye de cour* : *L'expérience*

Acharnée contre notre poète, la Mort déchaîne une tempête dont la description est visiblement imitée de l'*Énéide*¹, mais qui pourtant renferme de sérieux éléments de réalité². Elle fait songer à celle qui accidente le « navigaige » de Pantagruel³. Il ne semble pas que Rabelais se soit inspiré de Bertrand de la Borderie, bien que l'apparition du *Quart Livre* soit postérieure à celle du *Discours*; mais s'il est vrai que l'un des traits caractéristiques de la description rabelaisienne soit l'emploi du vocabulaire technique⁴, il convient de remarquer que Bertrand de la Borderie a utilisé, avec moins d'abondance et de verve sans doute que Rabelais, mais comme lui cependant et avant lui, ces mêmes termes techniques. C'est pourquoi, malgré les longueurs et la diffusion, nous croyons devoir reproduire ce morceau, qui permettra peut-être quelque comparaison utile, à tout le moins curieuse, entre les deux auteurs⁵ :

L'horrible Mort très infecte et puante

de M. Paul Angier, Carentennois, contenant une Brevve defence en la personne de l'honneste amant pour l'Amye de court contre la contr'Amye, dans les *Opuscules d'amour*, p. 201-234. C'est pourquoi certains critiques ont admis que Paul Angier et la Borderie ne faisaient qu'un. F. Gohin, *op. cit.*, XXV, note 2. Cette identité est contestée par M. Émile Picot, *Catalogue, etc.*, t. I, p. 545, et par M. Roy, *Charles Fontaine et ses amis*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897, p. 414 et note 4.

1. Livre I, v. 34-156.

2. Véga, *loc. cit.*, p. 352 : « Puy un vent ponant nous donna par proue, la nuyct ensuyvant, si groz vent lebeich, grosse mer et proceuse, que feusmes contrainctz prendre la volte courant grand fortune par deux jours presque d'estre tous noyez. » La tempête est à son paroxysme le « jour Saint François », c'est-à-dire le 4 octobre.

3. Livre IV, chap. xviii à xxii.

4. Voir J. Plattard, *Le Quart Livre de Pantagruel* (édition dite partielle, Lyon, 1546), p. 42-46; L. Sainéan, *Les termes nautiques chez Rabelais*, dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VIII (1910), p. 1-56.

5. Il est à noter que la majeure partie des termes employés par Rabelais est empruntée au vocabulaire des riverains de la Méditer-

Dressa sa teste, estant encore sanglante
De sang turquesque, et voit en pleine mer
Tous noz vaisseaux pour lesquelz escumer
Elle se plonge et nage entre deux eaux.

O! combien lors de changemens nouveaux
Vindrent soudain en ce cler hemisphere!
Neptune, à soy estimant vitupere
Souffrir ce monstre en son regne abordant,
Frappa trois fois les eaux de son trident
Et commanda yssir hors la tourmente
Pour publier son ire vehemente.
Lors Aeolus voyant l'emotion,
De ce grand roy congneut l'intention,
Et va soudain ouvrir porte et caverne
Où sont encloz les grands vents qu'il gouverne
Laschant la bride à leur fureur legere
Pour courir sus celle beste estrangere,
Près de laquelle il n'y a poisson tel
Qui éviter puisse son dard mortel;
Soit la baleine estrange de corsage,
Comme le moindre elle meurt au passage,
Mesme daulphins, fuyans l'orde et immonde,
Sortoient en troupe à grands saultz dessus l'onde,
Manifestans avoir desir d'aller
Hors de la mer s'ilz eussent peu voler;
Tous les poissons qui fuyans s'esvanterent
Eurent tel peur qu'onque puis n'en parlerent.
Tant estoit grande, effroyable et horrible
Qu'elle bouta en un trouble terrible,
Non point la terre ou la mer seulement,

ranée, et que sa description est la description d'une tempête méditerranéenne plutôt que d'une tempête océanique. Voir, dans ce sens, l'observation de M. Lefranc, *Les navigations de Pantagruel*, p. 114, et la note : « La citation du vent « maïstral » au chap. xviii pourrait peut être faire songer de préférence à la Méditerranée, de même que l'emploi du mot *acapaye*, propre au vocabulaire méditerranéen. » Les analogies que nous signalerons au passage entre la description de Rabelais et celle de la Borderie, — sans que l'on en doive conclure à une influence du second sur le premier, — ne pourront, à notre avis, que mettre davantage en lumière ce caractère du récit rabelaisien. Rabelais, d'ailleurs, avait une plus grande expérience des choses méditerranéennes que des choses océaniques.

Mais du hault ciel le plus cler element.
 Car Apollo, abhorrent tel spectacle,
 Devint obscur en un rien par miracle,
 Et retirant en son divin manoir
 Ses luisans rays, s'abilla tout de noir.
 Le Dieu des Dieux, le puissant Juppiter,
 Voulut aussi soudain se despiter
 Contre Pluton d'avoir laissé sortir
 La fiere Mort sans point l'en advertir,
 Et fait ouyr son horrible tonnerre
 Jusques au fondz du centre de la terre,
 Espouventant les enfers inhumains,
 Lesquelz il tient, comme nous, en ses mains.
 D'autre costé, Fortune detestable
 Qui tousjours roule ou volle comme instable,
 Par mer, par terre et par l'air tracassoit,
 Vapeurs de pluye et de gresle amassoit,
 En nous forgeant byrrasques et cyons¹,
 Qui est l'horreur dont plus nous soucions,
 Très estonnez de veoir à l'œil piteux
 Contraires vents et tourbillons hydeux
 Encontre nous faire courir Fortune,
 Pour nous verser dedans l'onde importune
 Dedens laquelle Atropos attendoit
 Mon foible corps qui ne se defendoit
 Fors par l'espoir eslevé vers les cieux,
 Requerant ayde et temps plus gracieux...
 ... La mer qui fut pleine comme campagne
 Est jà reduite en diverse montaigne;
 Jusques au ciel galeres sublimées
 En un instant semblent estre abysmées;
 Plus du bastard² on ne fait voile à mont
 Ny de la bourde³ et moins de l'artimont⁴.

1. *Cyons, cions* ou *sions*, rencontre tumultueuse de vents violents. Rabelais, IV, xviii. Cf. Sainéan, *art. cité*, p. 46. Byrrasques = bourrasques. *Ibid.*, p. 46-47.

2. On appelait ainsi la plus grande voile de la galère qui se hissait au grand mât. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

3. La bourde était une voile triangulaire qui se hissait au grand mât de la galère; elle était plus petite que la bastarde. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

4. *Artimont*, voile du mât de l'avant. C'est la voile du mauvais

Le seul trion¹ en carré mesuré
 Est plus au vent constant et asseuré.
 Dangereux est navigage de l'hoste
 Et que galere auprès d'elle s'acoste;
 Chascun s'escarte à la mercy du vent
 Regnant Siroc², le prochain du Levant,
 Lequel ayant la grand force brisée
 Des autres vents et la mer maistrisée
 Nous conduisoient vacabonds et errans
 Où sa fureur avoit gagné les rangs.
 En tel tourment que chascun peult sçavoir,
 Trop plus plaisant à reciter qu'à voir,
 Fusmes à tant que Phebus ayant fait
 Son cerne rond, de nous se fust deffaict.

Lors estonnez de la nuict qui survient
 Et que tousjours la mer grosse devient,
 Voyans aussi que la forte tourmente
 A chascun coup brise la palemente³,
 Baigne forsatz, entre de toute part,
 Et qu'il n'y a obstacle ny rampart
 Qui sceust garder le tymon⁴ qui nous guyde
 Que bien souvent de sa place ne vuide,
 Tous mariniers commencent à crier
 Mesericorde et à genoulx prier :
 L'un sainte Barbe et l'autre saint Antoine;
 L'autre fait vœu de s'aller rendre moyne
 Incontinent qu'il aura repris terre;
 L'un son salut recommande à saint Pierre,
 L'autre promet de donner à saint Cyre
 Sa pesanteur et quantité de cyre;
 Tous en effect faisoient riches les saintz,
 Mais qu'à bon port peussent arriver sains...

temps. Pendant la tempête, on ne la hissait qu'à mi-mât, ou moins encore. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

1. *Sic*. Il faut lire le triou, ou treou; c'était une voile carrée qui remplaçait les voiles latines pendant les gros temps. Voir Sainéan, *art. cité*, p. 41, et Jal, *Glossaire nautique*.

2. *Siroc*, vent du sud-est. Rabelais, IV, xxii; Sainéan, *art. cité*, p. 53.

3. Les rames.

4. Le gouvernail; la Borderie paraît vouloir parler ici plutôt de celui qui tient le gouvernail.

Le poète, lui, invoque seulement le Seigneur, le « grand Patron », et lui recommande son âme¹ :

... Voilà l'estat et le piteux sejour
Où toute nuit fusmes jusques au jour
Que du grand vent la fureur fut passée
Et courte joye en noz cœurs amassée;
Car si Siroc au point du jour cessa,
La Transmontane² aussitost se dressa,
Soufflant si fort et de telle maniere
Qu'elle nous fait retourner en arriere...

La tempête recommence. Une obscurité, comparable à celle qui enveloppa Thésée dans les enfers, entoure tout :

... Soudain pilotz font yssir le carnal³
Et allumer en poupe le phanal⁴...
... Galeres lors observerent l'adresse
Du feu luisant de la capitainnesse,
Ayant conclud chascun en son endroit
N'aller ailleurs sinon au phanal droict.

Mais la fureur des flots disperse les galères. La mort s'acharne contre le vaisseau du « baron Saint-Blanquart »⁵,

1. A propos de cette attitude du poète, comparez dans *Rabelais*, t. IV, p. 19, Pantagruel invoquant « le grand Dieu servateur » tandis que les matelots implorant les saints et que Panurge donne le spectacle que l'on sait.

2. La *tramontane*, vent du nord, ou nord-est. Voir Sainéan, *art. cité*, p. 53-54.

3. Le carnal était un fort palan que l'on accrochait au calcet, c'est-à-dire à la pièce de bois par laquelle se terminait le grand mât de la galère. Il servait à soulever les fardeaux considérables, à hisser l'antenne, etc. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

4. Le fanal se plaçait à la poupe du vaisseau amiral.

5. Bertrand d'Ornesan, baron de Saint-Blancard, marquis des Iles-d'Or [d'Ilyères], général des galères de France. Voir Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 351-352, et J. Fournier, *Le marquisat des Iles d'Or*, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1905.

où le poète est embarqué. La Borderie se voit perdu, envie le sort de ceux

... qui perdirent la vie
Devant les yeulx de leur prince, à Pavie¹...

Il se demande si c'est

... Juno qui nous pense ennemis,
Pour ce que yssus sommes du sang de Troye²...

Suit une invocation à Vénus, mère « d'Æneas » et fille de l'onde :

... Ces motz à peine eu je parachevez
Que dessus nous nous vismes eslevez
L'lambeaux ardens tout autour du cordage,
Que vieuz pilotz prindrent à bon presage,
Estre affermans le vray feu sans fantosme
Des bienheureux Damian et saint Cosme;
Autres disoient, ayant les livres leuz,
Que c'estoit feu de Castor et Pollux³...

La tempête se calme, non sans avoir mis « à fons » vingt-deux galères turques, et

Peu s'en falut que celle où Barberousse
Fut embarqué, n'endura la secousse...

1. Cf. dans l'*Énéide*, t. I, p. 94-96 :

O ter quaterque beati
Quis ante ora patrum Trojae sub moenibus altis
Contigit oppetere!...

Voir encore les observations de M. L. Thuasne, *Études sur Rabelais*, p. 112-123, 242-249.

2. Souvenir du livre I de l'*Énéide* et allusion à la croyance, alors généralement admise, que les Français descendaient de Francus, fils d'Hector.

3. Voir, dans l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 48-50, le récit d'une tempête (avec feu Saint-Elme) survenue dans le golfe de Gênes, par vent de sud-ouest, le 1^{er} juin 1544.

Amour gourmande les vents, à la façon de Neptune dans l'*Énéide*¹, et apaise les flots :

... Nous donques tous qui fusmes presque pris,
Passé le mal, reprismes nos espritz.
Au port du Jon² chacun se rassembla,
Fors deux vaisseaux que le temps nous embla,
Desquelz n'avons nouvelles ny advis
S'ilz sont saulvez, s'ilz sont ou mortz ou vifz...

La saison étant trop avancée pour retourner en France,

D'autre conseil est besoing que l'on use.
Nous retournons à Patras rabiller
Vaisseaux froissez et nous ravitailler,
Où fut conclud à la ville famée
Constantinople amener nostre armée.
Tout préparé, faisons voile, et devant
Prenons la volte envers soleil levant
De coste en coste au long de la Morce,
Region riche, antique et decorée
Par maint autheur, Peloponese dicte,
Dont mainte histoire est au long bien escrite.
Tout autour d'elle est la mer expandue
Fors un destroit qui comprend d'estendue
Six mil sans plus, Ysthmon dit et nommé,
Où de Corynthe est le lieu renommé,
Ville jadis la premiere en delices,
En grans tresors et pompeux edifices.
Nous donc fuyans la pointe en costoyant
Celle Morée et maint beau lieu voyant,
Venons au port de Modon³, ville forte,

1. *Énéide*, I, vers 132-141.

2. Il s'agit de la rade de Navarin; cf. *l'Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 150, note 4, et planche X, 2. Voir Véga, *loc. cit.*, p. 352 : « Entrasmés à Porto Ionco et peu devant estoient entrez les aultres, excepté Magdalon [d'Ornesan, le frère de Bertrand], et le duc de Somme avec deux galleres. »

3. La relation de Véga, *loc. cit.*, p. 352, apporte quelques précisions de plus : « De là [Porto Jonco]... vinsmes à Modon, trouvasmes que dudit mauvais temps estoient peries dans le port

Clef de Turquie, où fault que chacun sorte
Qui veult entrer ès fins de mer Ægée.
Là nous voyons la piteuse rengée
De vingt et deux galeres que la mort
En s'enfuyant brisa dedens le port...
... Droict à Corron¹ nous suyvons en après,
Autre lieu fort de Modon cent mil près...
... De là au cap Metapan² arrivasmes,
Où le vent frais par proue nous trouvasmes...
Mais n'ayant plage où pouvoir repaier,
... Gaignons vogans sans controvertité
Faisans vertu de la necessité
Tant que la turme³ à force de tirer
Gaigna la pointe et se vint retirer
Oultre le cap au port de Portecaille⁴,
Lieu où l'on prend l'année mainte caille,
Car là si tost ne sommes arrivez
Que des haultz montz nous voyons derivez
Grecz à foison, descendans les vallées,
Portans barilz pleins de cailles sallées,
Ayant taxé la douzeine à un soul,
Dont maint de nous en eut le ventre saoul.
C'est aussi là où les sacres legers,
Sars et Sagartz et sacretz estrangiers,

xxii galleres de l'armée et mortz la pluspart des gens qui estoient au bord de la mer tout à travers. » Le 8 octobre, on revient à Porto Jonco, où l'on retrouve Magdalon d'Ornesan et le duc de Somme. Retour à Patras, d'où l'on s'engage « au gouffre de Venise ». Mais, le 13 octobre, une nouvelle tempête (que la Borderie a visiblement confondue ou plutôt fondue avec la première) force à regagner Patras. Pendant deux jours, la galère de Villiers est séparée du reste de la flotte. Le 25 octobre, on quitte définitivement Patras et passant par Modon, on contourne le Péloponèse. *Ibid.*, p. 372. Sur Modon, voir *l'Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 150-152 et planche XI, 1.

1. Corron, au sud du Péloponèse. Voir *l'Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 152, et planche XI, 2.

2. Le cap Matapan.

3. La chiourme.

4. La flotte, d'après Véga, *loc. cit.*, p. 372, séjourna au « port La Caille » du 29 octobre au 5 novembre. Voir *l'Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 302, « porto delle Quaglie ».

Après avoir passé la mer entiere,
Sont attrapez et pris à la panthiere¹.
Plus nous en fut d'iceux porté à vendre
Que nous n'avions d'argent pour y despendre,
Combien que tant en estoit vil le preis
Que pour l'escu aviez le sacre pris
Qui couste quinze et parfois vingt en France...
... Bien tost passons près l'isle Cytherée²
Où fut Venus autresfois adorée,
Qui du lieu print le nom qui dure encore
Et de son bruit celle terre decore,
Temples ayant propres aux sacrifices,
Desquelz encor restent les edifices...

Invocation à Vénus. La navigation continue et

... Tost après nous voyons Sparte,
Lacedemone antiquement nommée...

Suit un développement pédantesque sur les institutions
de Sparte.

... Nous donc suyvans la terre d'Achaïe,
Mesme Morée, autrement Laconie,
Venons surgir en l'isle de Servy³,
Isle qui n'a pas ce nom deservy
Car nul Sesbi (?) n'y a point habité,
Mais bien des rats une grand quantité
Par les buissons où noz chiens les chassent...

On arrive ensuite à

... Malvoysie⁴, en grec dicte autresfois

1. La pannetière.

2. Cerigo ou Cythère. *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 154 : « *Citarea insula, Veneri dicata*. Quivi se vedeno anchora le ruine de uno bellissimo tempio de Diana et Appoline... »

3. Ile de Cervi, aujourd'hui Elaphonisi. *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 154; Véga, *loc. cit.*, p. 372. Le détroit qui sépare l'île de Cerigo de la pointe de la Laconie s'appelle encore aujourd'hui le canal de Cervi.

4. Monemvasia, sur la côte sud-ouest du Péloponèse. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 372.

Monembassia, c'est à dire en françois
Un seul accès, pource que leans droict
Vous n'y entrez que par un seul endroit.
Là fut trouvé, selon aucun auteur,
Le premier plant de la bonne liqueur
Qui du lieu print le nom de Malvoysie
Et fut porté au royaume Candie,
Crete lors dit, habité de cent villes
A Juppiter sujettes et serviles.
Sans prendre port à ce lieu fort ancien
Modernement rendu venicien,
Prenons le vent de peur qu'il ne se change
Et advansons outre le cap saint Ange¹,
Que l'on disoit jadis le promontoire
De Malca, où toute la nuit noire
Nous navigeons jusques au point du jour
Que nous entrons en un fascheux séjour
D'un port qu'estoit appelé Porteboute²,
Où séjourna dix jours l'armée toute
Pour un Siroc qui vint à l'opposite
Nous contraignant faire là nostre giste
Jusques à tant qu'un Ponant gracieux
Rompit l'effort du vent audacieux...
... Soubz sa faveur nous entrons aux campagnes
De la mer calme et laissons ces montaignes
De Porteboute, esquelles fut un temple
De Juppiter Epidaure très ample,
Où Apollo tout ainsi qu'en Delphos
Donnoit oracle et respondoit aux folz...
... Jà commençons la terre d'Achaïe
A delaisser et veoir la Romanie,
Oultre le gouffre à Corinthe qui va
Respondre à l'autre à Patras qui rive a;
Naples³ voyons, grand port où l'equipage

1. C'est le cap Malée, à l'extrémité sud-est de la Laconie. La Borderie aurait dû parler du cap Saint-Ange avant Malvoysie, qui se trouve plus au nord.

2. Véga, *loc. cit.*, p. 372, « Porto Bota ». Le séjour dura du 6 au 11 novembre au plus tard. Epidauros Limera.

3. Nauplie, au fond du golfe de Nauplie, entre l'Argolide et le Péloponèse.

De tous les Grecz, utile au navigage,
 Souloit jadis demourer en repos
 Pour estre prest quand viendroit à propos.
 Bien nous sembla du lieu forte la marque,
 Inaccessible à nef, galere ou barque,
 Et en ce poinct à l'œil la conduisant,
 Par un temps calme et soleil reluysant
 Gaignons païs, tant que nous sommes mis
 En l'Egina, isle près Salamis !...

Ici un souvenir à la victoire de Thémistocle sur Xerxès :

... L'Egina fut superbe athenienne
 Et de present povre venicienne...
 ... Au matin nous partons
 Et du chemin un peu nous escartons
 Pour prendre egade aux salines prochaines
 De Megara², où sont claires fontaines
 Qui leur douceur meslent en l'onde amere.
 Chacun de sel fournit lors sa galere,
 Et sans arrest gaignons tousjours avant
 Voyant maint lieu et mainte isle souvent
 Estrange à nous et de nom incongneue.
 Eleusis³ à noz yeulx est venue
 Sans la congnoistre, où Cerès et Pallas
 Eurent un temple auquel n'estoient pas las
 Sacrifier autrefois les Argives
 Aux pourtraitz mortz de leurs deitez vives.
 Deux jours, deux nuitz sans prendre port ou plage,
 Ayans le vent propice au navigage
 Nous emplions, tant qu'avons repoz euz
 En terre Attique, au port de Pyreus⁴,
 Porteleon nommé par les modernes,
 L'excellent port de la cité d'Athenes,
 Mere et fontaine aux lettres liberales...

1. L'île d'Egina dans le golfe de Salamine.

2. Mégare, derrière l'île de Salamine.

3. Éleusis, au nord-est de Mégare.

4. Le Pirée. Véga, *loc. cit.*, p. 372, « Port Lyon ».

Suit un développement sur Athènes antique, à laquelle
 s'oppose l'Athènes moderne :

Mais maintenant elle est la plus immonde,
 La plus abjecte, asservie et foulée
 Qui soit en terre et la plus desolée.
 Ses bastimens qui furent excellens,
 Theatres grands, où estoient vigilans
 Au bien public les Areopagites,
 Sont ruinez en maisons bien petites,
 Esquelles Grecz povres et miserables
 Payent tributz et tailles incroyables
 En chascun feu un soulтанis pour teste,
 Un aspre aussi paye chascune beste,
 L'un un ducat, l'autre vault dix deniers.
 Atheniens qui furent les premiers
 Et plus anciens gentilz hommes de Grece
 User des droitz ne peuvent de noblesse,
 Ains sont contraintz à tous ars mechaniques
 Eulx asservir, selon les loix iniques
 Du grand tyran qui les detient petis
 Pour les renger plus serfz et plus craintifz.
 Nous n'eusmes pas un demy jour loysir
 De voir ce lieu où prenois grand plaisir,
 Voyant encor de la cité superbe
 Les fondemens tous entiers couvers d'herbe.
 Leur grand desseing assez donnoit entendre
 Quelle pouvoit grand espace comprendre ;
 Ayant aussi un theatre apperceu
 Que le long temps desmolir n'avoit sceu
 Sur granz piliers de marbre bien assis
 Seize de long et de fronc six à six,
 Duquel les Grecz avoient fait à leur guise
 De Saint André une nouvelle eglise,
 Ayant un mur au dedens fait en cerne
 Que l'œil jugeoit assez estre moderne.

Après avoir en celle terre argive
 Bien refreschi noz galeres d'eau vive,

la navigation se poursuit :

Oultre nageans près du cap de Colonne¹,
 Cap crigé sur la mer eminent,
 A trente mil d'Athene continent,
 Auquel y a six colonnes marbrines,
 D'antiquité et de memoire dignes,
 Estans encor d'un temple les reliques
 Où tous les ans souloient les Argoliques
 Venir Cerès la deesse invoquer.

Près dudit cap le vent vint à manquer,
 Mer s'adoucir, augmenter la chaleur,
 Temps pour accroistre aux forsatz leur malheur...

Le sort des forçats est doux en comparaison de celui de l'auteur, forçat volontaire de son amour : suit un long parallèle, qui est naturellement à l'avantage des premiers. Mais

... Revenons aux povres malheureux
 Qui, par effort penible et douloureux,
 De l'Archipel mainte isle outrepasserent
 Et de tirer tant le corps se lasserent
 Que, de sueur et d'angoisse lavez,
 De Chastelroge au port sont arrivez²,
 Ville qui est sur un mont située,
 De Grecz et Turcs ensemble habituée.
 Premierement au pied de la montaigne
 Carystes dicte³, assise en la campagne
 D'Euboea, isle très renommée
 Qui maintenant Negrepont est nommée,
 Terre de blez opulente et fertile,
 Non de grandeur moindre que la Sicile,
 Pour qui ont eu Lacedemoniens
 Maintz differens avec Atheniens
 Dont cruauté s'en est telle ensuyvie
 Que plusieurs Grecz y laisserent la vie,
 Comme l'on voit au livre Thucydide.

1. L'ancien cap Sunion, à l'extrémité sud-est de l'Attique. D'après Véga, *loc. cit.*, p. 373, la flotte passa devant le cap le 16 novembre.

2. « Chasteau rouge de Negrepont. » Véga, *loc. cit.*, p. 373.

3. Karystos, au pied du mont Saint-Élie (1,475 mètres).

L'autre cité, où le sanjac reside,
 Capitale est, dicte aussi Negrepont¹
 Où ont les Turcs basti un nouveau pont
 Oultrepasant de l'isle en terre ferme.
 Nous congnoissans noz vivres estre à terme
 Et de biscuit le paglot² quasi vuide,
 Sainct Blanquart, chef, qui mieux fourny se cuyde,
 Soudain envoie en la susdicte ville
 Charger biscuit de quintaux quatre mille
 Que Pierre Bon³ et Villiers⁴ acheterent
 Et dedens trois galeres apporterent,
 Dont nul n'y a qui asseuré ne soit
 Contre la faim qui ja nous menassoit,
 Bien que ce fust assez peu de viande
 Pour tant de gens d'une armée si grande
 Où fault nourrir six mille que nous sommes,
 Compris forsatz, mariniers, gentilzhommes...
 ... Sortans du port à force d'avirons
 Comites lors de leurs sifletz esveillent
 Forsatz captifz, afin que mieux travaillent...
 ... Ainsi vogans de force à qui mieux mieux
 Tout l'Archipel se presente à noz yeux,
 Terres de loing semblent nous approcher,
 Autres fuyr et point ne nous chercher.
 Nous descouvrons Andria⁵ la vaillante,
 Qui fut jadis de dames abundante
 A divers jeux d'instrumens bien apprises,
 Des jeunes gens par la Grece requises
 Donnant plaisirs non tant de leurs accords
 Que du naïf instrument de leur corps.

1. Aujourd'hui Chalcis, sur la partie la plus resserrée du détroit qui sépare l'Eubée de la Grèce propre.

2. Le *paillot*, chambre de la galère où l'on renferme le biscuit, la farine, etc. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

3. Pierre Bon, sieur de Méoillon, capitaine de galères. Voir Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 179, 274-275; V.-L. Bourrilly, *L'insécurité à Marseille au temps de François I^{er}*, dans les *Annales historiques de Provence*, 1909.

4. Sans doute Blaise de Rodon, sieur de Villiers, dont il est question dans l'*Itinéraire de Jérôme Mavrand*, p. 52-53, n. 3. Le ravinement eut lieu le 20 novembre, d'après Véga, *loc. cit.*, p. 373.

5. Andros.

Puis escartans çà et là noz ceillades
 Voyons en mer les esparses Cyclades,
 Oû mainte terre en un rond habitée
 De vagues est tout autour agitée,
 Isles jadis errantes et instables,
 Si croire ont doibt aux poetiques fables.
 Lors je m'enquiers où est l'isle sacrée
 Dicte Ortygie, à Phebus consacrée,
 Oû Eneas l'oracle visita
 Et sceut les lieux que depuis habita¹,
 Mais nul ne sceut par preuve de clergie
 Me dire au vray laquelle est Ortygie,
 Car comme moy tous sont pleins d'ignorance ;
 Puis il y a bien grande difference
 De motz receuz en ce moderne usage
 Envers ceux là de l'antique langage.
 Noz mariniers toutesfois usitez
 Es lieux qu'ilz ont autresfois visitez
 Font seurement noz galeres aller
 Sans heurter coup et sans les encaller.
 Eux d'assez loing Methelin² me monstrent,
 Lequel Lesbos les anciens appellerent,
 Oû ce bon vin croist tant délicieux
 Qu'on dit nectar et breuvage des Dieux ;
 Paros aussi, isle ronde et jolie,
 De marbre blanc abondante et polie,
 Et mainte autre isle ayant nom incongnu,
 Au moins depuis je ne l'ay retenu.

Enfin, après « trois moys » de navigation, on arrive au port de Chio³. Les habitants, craignant d'abord une attaque,

1. *Énéide*, III, 73-125. Il s'agit de la grande Délos ou île Rhénée. On trouve dans *l'Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 157, n. 9 : « In questa insola de Delos, Eneas, dapoï la destruction de Troia, vi vene per essere informato del suo destino da venire. Quivi Latona parturite Phebus et Diana. »

2. Mytilène.

3. Le voyage de Bertrand de la Borderie avait duré environ deux mois et demi, du 7 septembre au 20 novembre, jour où la flotte de Saint-Blancard arriva à Chio.

se mettent sur leurs gardes. Reconnaisant les fleurs de lys, ils changent aussitôt d'attitude :

Lors sans delay viennent nous presenter
 Tout ce qui peult gens de mer contenter :
 Port assuré, vivres, logis en terre,
 Ayde d'argent, assurance de guerre.
 Certes, s'il faut confesser verité,
 Nous eussions eu sans eux nécessité...

Les « Chios, nation genevoise »¹, mènent les nouveaux arrivants en terre,

Nous faisons monstre avec offre civile
 De tout le riche et plus beau de leur ville...

Tous accourant,

S'esbahissant d'ouyr nostre langage,
 Des habitz courtz dont nous sommes couverts
 Qu'ilz trouvent tant estranges et divers
 Comme trouvons diverses leurs façons,
 Et d'eux aussi nous nous esbahissons
 Non toutesfois tant de leur nouveauté,
 Que de penser celle communauté
 Pouvoir regner si long temps belle et riche
 Parmy les Turcs sans estre mise en friche,
 Chose qui semble estre plus impossible
 Que la brebis pouvoir vivre paisible
 Parmy les loups, car Turcs d'ancienneté
 Sont pis que loups envers la chrestienté.

Les compagnons de la Borderie savourent les délices du repos après leur traversée mouvementée. Notre poète goûte des plaisirs plus austères :

Je considere et voy la constructure

1. L'île de Chio avait été donnée aux Génois en 1346 par l'empereur Michel Paléologue. Elle ne fut prise par les Turcs qu'en 1566. Voir Fustel de Coulanges, *Mémoire sur l'île de Chio*, dans les *Archives des missions*, t. V (1866), p. 481-642.

Des bastimens de ce lieu de nature,
 Du port l'entrée, et combien de vaisseaux
 Peuvent surgir en ces tranquilles eaux ;
 Ores m'enquiers des statutz de la ville,
 De quel tribut elle est au Turc servile¹,
 Combien de feux toute l'isle comprend,
 Quel revenu la Seigneurie en prend ;
 Puis je me fais conduire ès lieux plaisans
 Où le mastic se produit tous les ans,
 Gomme qui sort de petis arbrisseaux
 Qu'à peine on peult recueillir à pleins ceaulx,
 Chose pour vray de grand'merveille digne².
 Je advise puis quel vent en mer domine
 Si c'est Siroc, Mydi, Lebeix³, Ponant,
 Mestral⁴, le Grec⁵, Transmontane ou Levant,
 Et me delecte à veoir voiles enflées
 Des mesmes ventz en mer haulte soufflées ;
 Tantost j'attens les vagues fluctueuses
 Encontre moy ruans impetueuses,
 Si que parfois l'onde mon pied surprend,
 Quand assez tost sa desmarche il ne prend ;
 Tantost j'escry et en vers je compose
 Ce que l'œil void, ce que l'erreur propose...

Et, là-dessus, il raconte longuement l'histoire de Thésée et d'Ariane, avec des réflexions sur l'ingratitude en amour et la nécessité de bien choisir l'objet de sa flamme, ce qui lui permet d'envoyer un compliment à sa « damoy-selle ». Mais, comme le séjour à Chio menace de durer longtemps⁶ et qu'il lui faut exécuter les ordres du roi, il

1. Ce tribut était de 14,000 ducats, d'après Jérôme Maurand, *Itinéraire*, p. 164-165.

2. Sur la récolte du mastic, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 164-167.

3. Labeich, vent du sud-ouest. Voir Jal, *Glossaire nautique* ; Dorcz, *Itinéraire*, p. 48, note 2 ; Sainéan, *art. cité*, p. 34-35.

4. Mistral, vent du nord-ouest.

5. Grec, vent de nord-est.

6. D'après Véga, *loc. cit.*, p. 373-374, Saint-Blancard demeura à Chio jusqu'au 27 février. Il se rendit ensuite à Constantinople. Le 24 avril, il était de retour à Chio, d'où il ne partit définitivement que le 19 mai, à destination de la France.

décide de gagner Constantinople. Il se fournit « d'un truchement expert » et d'une « barque petite » qui

Cent mil de mer loing de l'isle jolie
 Passer me fey ces fins de Natolie¹,
 Minerasie autrement appelée,
 Où pour parfaire en brief temps mon allée
 Je me fournis de chevaux de louage
 Pour porter moy, ma garde et mon bagage ;
 D'un Turc aussi pour seureté plus grande
 Je m'accompagne...
 ... En costoyant près les undes sallées,
 Non sans sentir la prochaine froidure
 Des montz vestuz de blanche couverture,
 Divers casats, bourgades et villages,
 Lieux incongneuz s'offrent à noz visages,
 Cameaux chargez en chemin se presentent.
 Turcs viateurs congnoissent et bien sentent
 Que je ne suis, à me veoir à ma mine,
 Extraict de leur naturelle origine,
 Et voyent bien que l'habit que je porte
 Au naturel du cœur ne se rapporte...
 ... Smyrne qui est par flots de mer touchée
 Nous a receuz la premiere couchée...

L'auteur en profite pour rappeler quelques souvenirs d'histoire sacrée et profane.

Hors de laquelle au matin nous partons
 Et chevauchans, d'elle nous escartons.

Il va droit à la ville

Où du Grand Turc le filz aîné demeure² :
 Magnesie³ est appelée à ceste heure
 Une cité qu'autrefois on nomma

1. L'Anatolie, ou Asie Mineure.

2. Mustafa était le cinquième fils de Soliman, mais le premier qu'il avait eu de la sultane favorite Roxolane.

3. Magusie d'Anatolie, sur les bords du Gedis tchaï (l'ancien Hermos), au nord du Manissa Dagh (ancien Sipylos), 1,800 m.

Anthillios, ainsi que dict on m'a,
 Qui sans soleil en nostre langue sonne,
 Pour ce qu'un mont si très hault l'environne
 Que le soleil presque le long du jour
 Ne faict dedens ne clarté ne sejour.
 Pour prendre là nostre plus droicte voye
 Nous traversons près de l'antique Troye¹
 Par la duché d'Ephesos où vivoit
 Le bon saint Paul du temps qu'il escrivoit.
 Nous descouvrons les montaignes Idées
 Où Paris a maintes bestes guidées...

Suit le développement inévitable, mais^s relativement court, sur la guerre de Troie :

Suyvant propos, Sultan Mostafa...
 Nous feit donner en la ville susdite
 Un sauf conduit...
 ... Bon faisoit veoir la suyte et l'equipage
 Du jeune prince et son beau personnage,
 Qui monstre bien, en visage severe,...
 Qu'il pourra faire au grand prebstre rommain
 Un jour du mal, si Dieu n'y met la main;
 Combien que luy asseurement n'espere
 D'estre empereur après la mort du pere...
 ... Car s'ilz estoient ou vingt ou trente freres,
 Celuy qui peult gagner les genisseres²
 Et occuper le siege imperial,
 De cœur felon, cruel et desloyal,
 Fera soudain le reste mettre à mort
 Sans de son sang avoir aucun remort...
 ... Quatorze jours du lieu de Magnesie
 Nous chevauchons par la mineur Asie.

A ce propos la Borderie donne quelques détails curieux sur la façon dont on voyageait à l'époque sur les routes

1. L'emplacement de l'antique Troie est près de l'entrée des Dardanelles; Éphèse est au sud de Smyrne. Toute cette partie de l'*Itinéraire* est, comme on voit, des plus confuses.

2. Les janissaires.

d'Asie et sur les mœurs des habitants qu'il eut l'occasion de rencontrer :

Mais si voulez que vous soit recité
 Du traicement, de la façon de vivre
 Qu'il nous falloit durant la voye suyvre,
 Vous jugerez que de France opulente
 Nul ne congnoist la richesse excellente,
 Les grands thresors, les delectations
 Qui n'a point veu estranges nations.
 Durant vingt jours, tout ainsi qu'à la guerre
 Tousjours vestu, je couchois sur la terre...
 ... Vivres aussi frians et favorables
 Là nous estoient autant peu recouvrables,
 Bien que de soy le pais soit fertile
 Et abondant de toute chose utile.
 Mais le peuple est si povre et mechanique
 Tant oppressé de tyrannie inique
 Qu'il n'a pouvoir les beaux champs cultiver
 Ny se loger à peine pour l'yver;
 Leurs maisons sont basses, à simple estage,
 Où vous verrez en un mesme mesnage
 Souvent le Turc et le Grec habiter,
 Chascun sa loy sans contrainte imiter,
 Si que j'ay veu maintes femmes Grequesques
 Ayans marys subjectz aux lois Turquesques,
 L'un Machomet par foy recongnissant,
 L'autre adorant Jesuchrist tout puissant,
 Chose qui semble estre non moins estrange
 Que veoir ensemble un dyable avec un ange.
 Nous trouvons vins assez deliçieux
 Aux logis Grecz, car les Turcs vicieux
 A boire vin si fort offenseroient,
 Que par leur loy punissables seroient.
 Dès que l'aurore au matin se monstroît,
 Chascun de nous sur son cheval montoit,
 Et sans troter, allans tousjours le pas,
 Sur le mydi prenions nostre repas
 Dessoubz quelque arbre où la chaleur haultaine
 Ne nous nuysoit, près de quelque fontaine.
 Là repaissions, Dieu sçait comment traictez;

Si nous avions quelques vivres portez,
 Nous les mengions sans linge ne sans table,
 Ny sans loger noz chevaux à l'estable.

A travers la « Bithynie », Bertrand de la Borderie arrive enfin à Constantinople, dont il donne une description qu'il convient de reproduire tout entière¹. C'est nous, dit-il,

La mieux assise et la mieux située
 Sur toute ville au monde habituée,
 Faicte en triangle et limitée en trois,
 Dont en deux pars la mer par ses destroitz
 Va tout autour; le tiers est terre ferme
 Qui les derniers confins d'Europe ferme;
 Auquel costé y a de grans fossez
 A fons de rive et deux murs bien pressez,
 Au bout desquelz, à l'endroit du Ponent,
 Le vieil palais royal est eminent²
 Qui sur la mer devers mydi regarde,
 Où le tresor du Seigneur est en garde.
 Vers Orient tout autour de la ville
 Est le Saray superbe et très utile
 Pour bien defendre et l'accès empescher
 A tous vaisseaux qui voudront approcher.
 Tout vis à vis la mer Orientale
 Se part en trois : l'une part vient egale

1. Sur les descriptions de Constantinople au xvi^e siècle, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand, Introduction*, p. 111, note 1, p. 182 et suiv., et planche XV, 2. Maurand visita Constantinople six ou sept ans après la Borderie; de même Pierre Gylli, dont le voyage en Orient se place entre 1544 et 1547 et dont la description de Constantinople ne parut qu'en 1561 : *Petri Gyllii de Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor ad reverend. et illustr. D. Georgium Cardinalem Armaignacum*, Lugduni, apud Gulielmum Rovillum, sub scuto veneto, M D LXI, in-4^o, 245 p. Voir E.-T. Hamy, *Le père de la zoologie française : Pierre Gilles d'Albi*, dans les *Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle*, 4^e série, t. II (1900), p. 1-24. Le véritable nom, comme l'a montré M. Dorez, est Pierre Gylli.

2. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 206-224.

Se reunir dedens la mer Pontique¹,
 Que mer Maieur autrement on explique,
 Par un destroit qui les deux mers embrasse,
 Nommé jadis le Bosphore de Thrace²;
 L'autre moytié tient à mer Hellesponte,
 Destroit auquel perdit honneur et honte
 Hero la fille, alors que Leander
 Ne peut à soy ny aux eaux commander;
 Le tiers³ finit de son cours le repaire
 Entre les deux Constantinople, et Pere⁴,
 Galathas dicte au temps d'antiquité,
 Ville prochaine à la grande cité
 Où de present trafiquent marchandise
 Chrestiens vivans soubz la rommaine Eglise,
 Temples ayans propres aux oraisons,
 Femmes, enfans, mesnages et maisons,
 Estans, sans plus, au Grand Turc tributaires
 Selon le taux des tributz ordinaires;
 Lequel canal en l'eau douce redonde
 Et faict un port le plus riche du monde,
 Riche je dy pour la commodité
 Du lieu si propre où peult la quantité
 De mille nefz à l'aise reposer,
 Pouvans la poupe à bort terre poser;
 Riche par un excellent edifice,
 D'un arsenac⁵, à recevoir propice
 Deux cens vaisseaux, galere ou galiace,
 Et très aisée et bien fort seure place,
 D'artizans riche et de tous garnimens
 De palemente et autres fournimens.
 Le long du port au costé de main droite
 Est la montaigne haulte, non point estroite,
 Servant d'obstacle aux vens impetueux

1. La mer Noire.

2. Voir *Petri Gyllii de Bosporo Thracico libri III*, Lugduni, apud Gulielmum Rovillum, sub scuto veneto, 1561, in-4^o, 263 p.

3. C'est la Corne-d'Or qui sépare Stamboul au sud de Péra et Galata au nord.

4. Sur Péra, voir *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 196-200.

5. Voir, sur l'arsenal, *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 200 et note 2, p. 202-204.

Où sont les beaux jardins voluptueux.
 Tout vis à vis de Pere à l'opposite
 Est le grand cloz de la cité susdite
 Au grand Paris egal en quantité
 Mais non si bien basti et habité;
 Dedens lequel y sont montaignes sept,
 Où Machomet, Selin et Bajaset
 Et Solyman¹, quatre Turcs empereurs,
 Feirent dresser quatre temples pour eux
 Qu'en langue turque ilz appellent Masquées (sic)
 Excellément en rondeur fabriquées.
 Des autres trois montaignes est en l'une
 Le vicil palais, maison à tous commune.
 Là de present sont boutiques patentes
 Où l'on besongne aux pavillons et tentes,
 Et la seconde est le siege papal
 Du patriarche², en Grece principal,
 Vivant leans avecques certains moynes
 Colonges³ dictz, qui s'estiment idoynes
 De dignité cardinale, combien
 Que nul n'en a ny le nom ny le bien.
 Luy reformé au plus hault de la ville
 Paye au Seigneur des ducatz quinze mille
 Pour le tribut des eglises gregeoyses
 Dont il est chef, n'ayant gueres ses ayses.
 En la troisieme et montaigne derniere
 Est la Masquée, à present costumiere
 Du grand Seigneur, dicte Sainte Sophie⁴,
 Superbe tant que mon sens ne se fie
 Vous en pouvoir d'elle rendre bon compte,
 Car ce subject toutes langues surmonte.
 Elle qui fut la Metropolitaine
 De toute Grece eglise souveraine,
 Souloit avoir (qui est merueilleux cas)

1. Mahomet II (1451-1481); Bajazet II (1481-1512); Selim I^{er} (1512-1520); Soliman II (1520-1566).

2. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 208, note 2.

3. Sans doute pour Caloyers, moines. Voir Sainéan, *R. Ét. R.*, t. VIII (1910), p. 354-355.

4. *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 240-248.

De revenu trois cens mille ducatz,
 Et si souloit (comme on m'a faict entendre)
 Plus d'un grand mil en son cerne comprendre
 Tant grande estoit, magnifique, ample et forte
 Qu'on n'y entroit par cent et une porte;
 Mais maintenant les deux grandes parties
 Sont en ruine, et des Turcs amorties
 Qui en ont faict bastir et dresser sus
 Leurs temples beaux, que j'ay dit cy dessus,
 Bien que ce peu qui encores abonde
 Soit des plus beaux edifices du monde.
 Le cœur qui est seul entier demouré,
 Lequel j'ay veu, suyvi et mesuré,
 A six vingtz piedz de long et cent de large,
 Hault eslevé, tout rond, à double estage,
 Pavé de marbre uny, cler et glissant,
 Le hault doré, en voulte flegissant
 Sur double ranc de piliers assurez,
 Piliers qui sont de diaspre azuré,
 Jaspe et porphyre estimez de grand somme,
 Longs et massifz de deux brassées d'homme.
 Sur chascun d'eulx soustenant la Masquée,
 Une pierre est grande et large plaquée
 De marbre gris, serpentin ou fauveau,
 Pour decorer ce faix riche et nouveau
 Toutes au mur de bronze encousturées
 D'antiquité et de preis honorez.
 Le hault estage est aussi de piliers
 Environné, riches et singuliers,
 A ceux d'en bas moindres en quantité,
 Mais en richesse egaux et dignité
 Faisans autour une ronde ouverture,
 Où l'on peult veoir de près la couverture,
 De laquelle est la voulte magnifique
 D'or marqueté à la vray moysaïque,
 En divers lieux painte de beaux ymages
 Dont les Turcs ont effacé les visages,
 Ne pouvans veoir ny souffrir pourtraicture
 De ce qui est produit par la nature.
 Certes (amye), il fault que je confesse
 N'avoir jamais veu pareille richesse

Ny edifice estoffé de la sorte.
Sortant duquel, de fonte la grand'porte
Est de porphyre excellent couronnée,
Aux deux costez de colonnes ouvrée,
Ayant près soy cinq grandes autres portes
De mesme fonte, espesses et tant fortes
Que, sans engins et poulies subtiles
A les serrer, elles sont immobiles.

Droit au devant ceste eglise angelique
S'estend en carre une place publique¹
Où l'œil y peult trois grandeurs estimer,
Le grand palais, l'église et la grand'mer.
Ce palais est très fort pour batterie
Tout à l'entour garny d'artillerie
Sur l'avant mur qui le beau jardin cerne,
Où l'œil de loing maintz beaux cyprès discerne,
Non apparens en ce lieu seulement
Mais de la ville en tous lieux, tellement
Que l'on diroit à veoir celle cité
Que c'est un parc de maisons habité.
Rendant à l'œil plaisante perspective,
En ce Saray, maison recreative,
Deux grands portails on vient à rencontrer
Et double court avant que d'y entrer;
Aux portes sont pendus les arcs turquoys,
F'lesches et dardz, cymeterres, carquoys,
Car à nul d'eulx est licite et permis
Armes porter, sinon contre ennemis.
La grande court que l'on trouve premiere
A recevoir chevaux est coustumiere
Des courtisans, qui vont faire la court
En l'autre endroit de la seconde cour,
Où du logis est la magnificence,
Y sont Bachas qui donnent audience²

1. « Tra Santa Sophia e la Porta vi è una grande e bellissima piacia. » *Itinéraire de Jérôme Mawand*, p. 244, 248.

2. « Les Bachatz entrent en la chambre du Grand Turc, delibèrent et disposent de toutes choses concernans l'estat et gouvernement de ses affaires. » Geuffroy, *Briefve description de la Court du Grand Turc*, cité par J. Zeller, *La diplomatie française au*

Qui sont trois cheffz, gouverneurs de l'Empire,
A qui l'honneur et la fortune aspire
De grands proffitz, de grands dangers aussi¹,
Si le Seigneur trouve en eux aucun sy.
Eux eslevez aux autres apparens
Jugent procès, debatz et differens,
Non tous les jours, mais trois fois la sepmaine,
En celle court de peuple toute pleine,
Les uns assis demeurent en silence,
Autres debout sans aucune insolence,
Coustume à eux autant ou plus louable
Que moins elle est à la nostre semblable;
Car là verrez dix mille genissaires
Qui du Seigneur sont gardes ordinaires,
Assis en terre en croisant leurs genoux
Ne faire tant de bruit que six de nous.

De vous ouvrir les raisons necessaires
Pour bien sçavoir qui sont ces genissaires,
Comment ilz sont par la Grece levez
Dès leur enfance et de la Loy privez;
Consequemment de vous rendre raison
De tous estatz qui sont en la maison
De ce grand Turc, de son obeissance,
De ses tresors, de toute sa puissance,
De son recueil trop plus grave qu'humain,
Quand estrangers luy vont baiser la main,
De ses deduitz, de ses garsons infames²,
De ses jardins, de ses quatre cens femmes,
De ses statutz modernes et anciens,
De quelles loix il gouverne les siens,
De Machomet, de ses religions,
De ses confins, pais et regions,
De sa justice et de sa tyrannie,
Il me faudroit une bible infinie.
Je m'abstiendray pour la prolixité

XVI^e siècle, *Guillaume Pellicier*, p. 161. Les trois « Bachas » étaient à cette date Ayas-pacha, Soleiman-pacha et Mohammed-pacha.

1. Témoin le sort d'Ibrahim-pacha, le grand-vizir tout-puissant pendant plusieurs années, et qui fut exécuté le 5 mars 1534.

2. Les eunuques.

A vous narrer celle diversité,
 Soubs un espoir que le plaisir de Dieu
 Sera de brief me rappeler au lieu
 Où vous serez aise le tout sçavoir
 De moy, qui plus le seray de vous veoir...

La mission qui fournit à Bertrand de la Borderie l'occasion de son *Discours* paraît avoir été la seule qui lui ait été confiée. Au retour, on lui promet de l'inscrire parmi les valets de chambre du roi¹ : mais c'est seulement en 1540 que cette promesse se réalisa. Nous le trouvons sur la liste des valets de chambre du roi de 1540 à 1545². Comme beaucoup d'entre eux, il ne s'occupa guère que de poésie et de littérature. Il comptait parmi les amis de Marot :

Venez, mon mignon Borderie,
 Grand espoir des muses haultaines³...

Dans son *Discours de la court*, en 1543, Claude Chapuys le cite à la suite d'Antoine Héroet :

La Broderie (*sic*) et Salel font merveille
 De contenter la delicate oreille
 De ce grand roy, qui tout homme sçavant
 Veult eslever et posser en avant...

Le rapprochement de la Borderie avec Héroet, à cette date, s'explique tout naturellement, car, en 1542, la Borderie publia un poème, l'*Amye de court*, qui suscita une polémique fameuse. C'était « une protestation contre toutes les complaints qui célébraient la puissance divine de l'amour »⁴. L'*Amye de court* provoqua une foule de réponses et de contre-parties dont la mieux venue et la plus célèbre fut précisément l'œuvre d'Antoine Héroet,

1. *Catalogue des actes*, t. VIII, n° 30849.
2. Bibliothèque nationale, ms. fr. 7853, fol. 348 v°.
3. Marot, *Œuvres*, éd. Jannet, t. I, p. 244.
4. F. Gohin, *Œuvres poétiques d'Antoine Héroet*, p. xxiv-xxv.

la *Parfaicte Amye*. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de cette bataille littéraire dont les péripéties sont d'ailleurs suffisamment connues¹. Nous ajouterons seulement qu'après 1543, Bertrand de la Borderie nous échappe à peu près complètement. Il cesse d'être inscrit sur la liste des valets de chambre du roi en 1545. Mourut-il à cette date? Il est possible, car nous ne trouvons plus désormais aucune trace de lui. Nous ignorons totalement ce qu'il était devenu. La perte, pour la poésie, ne fut sans doute pas très sensible². Cependant, son *Amye de court* avait

1. Voir F. Gohin, *édition citée*, et Abel Lefranc, *Le Tiers Livre de Pantagruel et la querelle des femmes*, dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. II (1904), p. 1-10, 78-109, et plus particulièrement p. 94. M. Lefranc avait déjà apprécié plutôt sévèrement l'*Amye de court* de la Borderie : « Fastidieuse et prolixe, son œuvre offrait tous les défauts de l'école poétique dont le déclin commençait, sans aucune des qualités qui avaient rendu celle-ci supportable. » *Le Platonisme et la littérature en France, 1500-1550*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1896, p. 20. Fastidieux et prolixe, le *Discours* l'est aussi, et c'en est l'intérêt documentaire et historique, et non l'intérêt littéraire, que nous avons essayé de mettre en lumière.

2. Outre le *Discours du voyage de Constantinople* et l'*Amye de court*, on a de Bertrand de la Borderie une *Épître à l'un de ses amys* et une *Enigme* (*Opuscules d'amour*, p. 146-147). Nous reproduisons l'épître parce qu'elle est courte et qu'elle fournit une réponse piquante et imprévue à la question qui rendait si perplexe Panurge :

Amy, pourquoy me veux tu tant reprendre,
 Que ne devois si soudain femme prendre ?
 Ne me fay plus la guerre : je te dis
 Que je l'ay faict pour avoir paradis ;
 Et ne sçavois faire un meilleur ouvrage
 Pour mon salut qu'entrer en mariage,
 Car tous marys sont d'un cas soucieux,
 Qui me rend seur d'aller jusques aux cieus.
 Le grand hazard d'estre coqu les fasche.
 Si je le suis et que point ne le sache,
 Innocent suis. Or tous les innocens
 Seront sauvez, y en eut il cinq cens.
 Si maugré moy je puis veoir et sentir
 Que l'on me faict coqu, je suis martyr.
 Les bons martyrs iront là sus tout droit.

soulevé des discussions passionnées qui gardèrent son nom d'un oubli total. Ce que nous avons dit et cité de son *Discours du voyage de Constantinople* prouvera, croyons-nous, que Bertrand de la Borderie ne doit pas non plus être complètement négligé par les historiens.

V.-L. BOURRILLY.

Je ne doÿ donc rien craindre en cest endroit.
Et si je prens femme sage et honneste,
Bienheureux suis de si rare conqueste.
Les bienheureux, si l'on croit l'Escriture,
Iront en gloire, et moy donc par droiture.
Regarde donc si je ne suis pas sage
D'avoir au ciel assigné mon partage.
Que fusse[s] tu, pour le bien qu'il m'en semble,
Bien marié et coquu tout ensemble.

FRÈRE ANTOINE

« COMMANDEUR JAMBONNIER

DE BOURG-EN-

On se rappelle en quels termes maître Alcofribas fait allusion dans l'épisode de l'enlèvement de Gargantua les a emportées en vint un *commandeur jambonnier* faire la quête suille : lequel pour et faire trembler le lard au charri furtivement. Mais par honneste qu'elles estoient trop chaudes. toient quelque peu trop pesantes *pas celluy de Bourg. Car il est t*

Le Duchat le premier a vu dans une allusion à « Antoine de Saix commandeur de saint Antoine de teur de Charles, duc de Savoie, et Cette identification du « comm. Antoine du Saix n'a pas paru certains auteurs. L'édition Burgaud des p. 149, n. 2) présente le titre de c comme « une dignité de l'invent

1. Cette facétie a été suggérée à Rabelais par laquelle étaient associés ces deux mots. Nous avons probablement toute la teneur du vers : « Prindrent ce qu'ilz peurent, rien ne fut trop pesant. »

2. *Gargantua*, ch. xvii. M.-L., t. I, p. 149.